



L'Atelier des chercheurs

Cités grecques

Malheur aux mendiants !

En Grèce antique, le mendiant est considéré comme responsable de sa déchéance. Si cette figure est répulsive, c'est qu'elle renvoie à deux peurs fondamentales : la précarité matérielle et l'isolement social.

Par Jean-Manuel Roubineau

Ly voyait : de ce jour il sera aveugle ; il était riche : il mendiera, et tâtant sa route devant lui avec son bâton, il prendra le chemin de la terre étrangère¹. » S'adressant à Œdipe, le devin Tirésias dépeint le sort promis au meurtrier du roi de Thèbes, Laïos : il sera exclu, condamné à une vie d'indigence et d'errance, hors des frontières de sa cité. Par ces vers, Sophocle restitue fidèlement la dureté de la position réservée aux mendiants dans les cités, cumulant dénuement matériel, isolement social et déracinement territorial.

Les historiens de l'Antiquité n'ont réservé aux mendiants qu'un intérêt très limité, en dépit de la présence de ces derniers dans les formes documentaires les plus variées, qu'il s'agisse de textes issus de la poésie épique, élégiaque, tragique ou comique, de traités de philosophie et de rhétorique, de plaidoyers de justice, de proverbes ou encore d'épigrammes. Les rares travaux consacrés à la mendicité antique ont consisté, pour l'essentiel, en analyses littéraires ou philosophiques.



L'AUTEUR
Maître de conférences à l'université Rennes-II et chargé de cours à l'université libre de Bruxelles, Jean-Manuel Roubineau a publié *Les Cités grecques, VI^e-IV^e siècle av. J.-C. Essai d'histoire sociale* (PUF, 2015) et *Milon de Crotone ou l'Invention du sport* (PUF, 2016).

Pourtant, la figure du mendiant, les représentations et les pratiques qui lui sont associées constituent un poste d'observation privilégié des liens sociaux en vigueur dans les cités antiques. À travers le traitement dont les mendiants font l'objet, on saisit l'importance accordée aux relations de réciprocité et, plus généralement, les règles de la vie sociale grecque.

L'indignité pour tout bagage

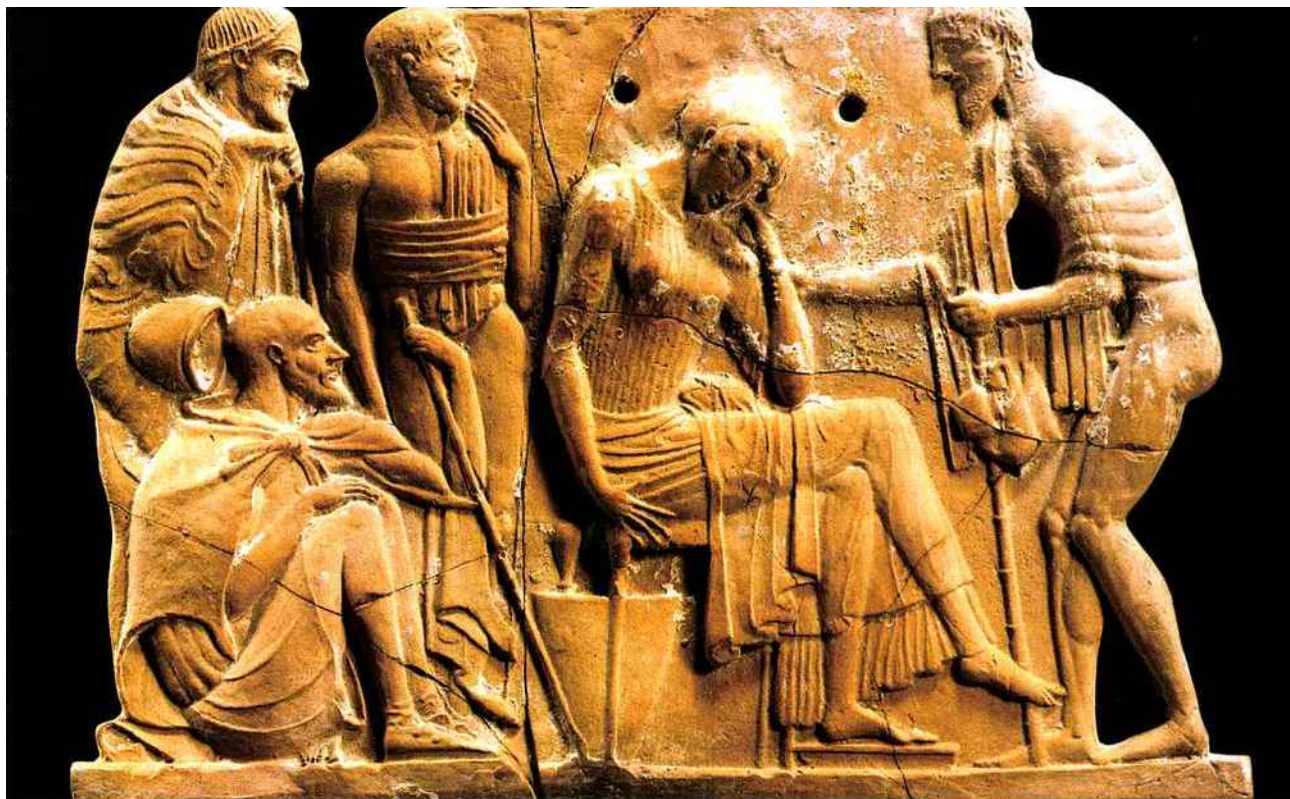
Le discours grec sur la pauvreté et l'indigence distingue nettement la condition du pauvre de celle du mendiant. De fait, la pauvreté est une condition qui ne prive pas celui qui en souffre de sa dignité. Les pauvres des cités antiques partagent des traits observables dans toutes les sociétés pré-industrielles : ils forment un groupe étendu, pas ou peu stigmatisé, rassemblant tous ceux qui sont contraints de travailler pour assurer leur subsistance. De manière plus positive, la pauvreté peut être parée de vertus, décrite par les Anciens comme un des moteurs principaux de la vie sociale, qui pousse chacun à chercher le moyen de pourvoir à ses besoins et ceux de sa famille, par le travail et l'épargne.

Par opposition, le mendiant est celui qui contrevient aux principes d'effort et d'économie. La mendicité est perçue comme une déchéance, un déclassement dont le mendiant est souvent tenu pour responsable, au point que le terme grec servant à le désigner (*ptôchos*) puisse tenir lieu d'insulte.

Les conditions dans lesquelles les mendiants chutent dans la mendicité sont, habituellement, passées sous silence dans la documentation

Décryptage

Les mendiants des cités grecques anciennes constituent une figure rarement étudiée malgré leur évocation fréquente dans les sources. Rassemblant les textes de toutes natures qui mentionnent les mendiants – poèmes, traités philosophiques et rhétoriques, plaidoyers ou proverbes –, Jean-Manuel Roubineau a analysé les contours de cette catégorie sociale, les pratiques qui la caractérisent, mais aussi les représentations qui lui sont associées, afin de mettre en évidence l'exclusion dont les mendiants pouvaient faire l'objet dans les cités de Grèce ancienne.



Retour à Ithaque Cette plaque de terre cuite (île de Mélos, v. 460-450 av. J.-C.) représente le retour d'Ulysse, à droite, et sa reconnaissance par Pénélope, au centre (New York, Metropolitan Museum of Art). Habillé en mendiant, le héros tient un bâton dans sa main gauche sur lequel est accrochée sa besace.

antique. Quand elles sont évoquées, leur récit s'accompagne d'un discours de condamnation du comportement qui a engendré une telle chute. Ainsi, au début du VII^e siècle av. J.-C., Hésiode décrit la mendicité comme le résultat du manque de travail et de discipline du paysan. Au milieu du VI^e siècle av. J.-C., Théognis évoque le cas d'un homme qui « pour satisfaire son ventre a dilapidé sa fortune », jusqu'à devoir mendier pour survivre². Près de deux siècles plus tard, et dans le prolongement d'une telle conception, Platon propose, dans son projet de cité idéale, de criminaliser la mendicité et d'organiser l'expulsion systématique des mendiants au-delà des frontières du territoire civique : « Que personne ne mendie dans notre cité ; si quelqu'un se risque à le faire et va glanant sa vie par des implorations sans fin, que les agoranomes le chassent de la place publique ; le corps des astynomes, de la ville ; et que les agronomes l'expulsent hors des limites du territoire, pour que tout le pays soit absolument net d'un tel bétail³. »

De fait, comme le confirme l'étymologie, le mendiant est fréquemment assimilé à l'errant ou à l'exilé, figures sœurs de la relégation sociale et du déracinement. Ce n'est que dans le cadre des écoles philosophiques que l'indigence peut, par l'effet d'un renversement symbolique, être valorisée. Ainsi, le courant philosophique cynique et sa figure la plus connue, Diogène, font du dénuement un signe extérieur de philosophie, et convertissent le déracinement subi du mendiant en cosmopolitisme choisi. Les haillons



Mendiant-philosophe

Sur ce tableau de Jean Bernard Restout de 1765, Diogène, dit « le chien en haillons », demande l'aumône aux statues (Toulouse, musée des Beaux-Arts).

deviennent, dans un tel cadre, un costume philosophique, et prennent valeur de blason de vertu. Diogène, empruntant probablement à un vers tragique, se serait défini comme un « errant, sans maison ni patrie, mendiant en guenilles, vivant au jour le jour »⁴.

Une chute économique

La mendicité est, avant tout, conçue et décrite par les sources anciennes comme le résultat d'un processus, d'une chute économique. Elle constitue, à ce titre, un élément structurant des



représentations collectives en matière de mobilité sociale. Ainsi, de manière erronée mais significative, les notices lexicographiques byzantines relatives aux termes *ptôchos* (« mendiant ») et *ptôcheia* (« mendicité ») les rapprochent du verbe *piptô*, « chuter », et définissent le mendiant comme « celui qui a chuté de la possession ».

Symétriquement, les plaideurs ont recours, quand ils décrivent la promotion fulgurante de certains hommes publics, à la figure rhétorique du passage « de la mendicité à l'opulence ». Le mendiant incarne le point bas de l'échelle sociale, l'archétype du déclassé. Dans un prolongement logique, les discours sur la mendicité reflètent l'inquiétude économique des Anciens, et le sentiment collectif de volatilité de la fortune, dont la poésie tragique ou épigrammatique sait se faire l'écho.

Les mythes mettent régulièrement en scène de soudaines promotions et de non moins soudaines déchéances. Ainsi, dans sa reconquête du pouvoir, à Ithaque, Ulysse, nous dit Homère, doit repartir de la plus basse des conditions, celle de mendiant, pour triompher des prétendants qui occupent son palais, reprendre son trône et rejoindre son épouse. Il s'agit, pour le poète, de mettre en scène la valeur d'Ulysse, et donc sa légitime prétention au trône, en démontrant sa capacité à reconquérir le pouvoir, à partir d'une situation de dénuement complet.

Haillons, bâton et besace

Les travailleurs grecs, qu'ils soient citoyens, étrangers ou esclaves, portent une tenue identique, associant une tunique laissant le bras droit libre et un bonnet. Les mendiants sont également reconnaissables à leur tenue, au point que l'on puisse se déguiser en mendiant, pour se livrer à tel ou tel subterfuge. C'est en mendiant qu'Ulysse se présente pour venir espionner les Troyens. C'est, de même, en mendiant que le roi Kodros s'habille pour sortir d'Athènes assiégée par les Péloponnésiens, provoquer deux soldats de l'armée ennemie et se faire tuer par l'un d'entre eux. Ce faisant, Kodros sauve sa cité et se joue des Péloponnésiens à qui l'oracle avait indiqué qu'ils échoueraient à s'emparer d'Athènes si Kodros était tué. C'est encore en mendiant que, aux dires d'Euripide, Télèphe, blessé par Achille, se déguise, et offre aux Grecs son aide pour trouver le chemin de Troie, sous la condition que le même Achille accepte de le guérir.

DANS LE TEXTE

« On t'a rendu paresseux »

Un gueux demandait l'aumône à un Laconien :
Si je te donne, dit celui-ci, tu vas mendier encore ; mais la vie déshonorante que tu traînes, c'est le premier à t'avoir donné quelque chose qui en est responsable, en te rendant paresseux."

Plutarque, *Apophtegmes laconiens*, 235d-e, trad. F. Fuhrmann, Les Belles Lettres, 1998.

MOT CLÉ

Ptôchos

Ce terme qui désigne le mendiant est issu du nom-racine *ptôx*, le « peureux », et du verbe *ptôssô*, qui indique, le plus souvent, le fait de s'enfuir, de chercher refuge. La mendicité est si mal perçue en Grèce antique que le mot peut prendre valeur d'injure.

Le théâtre grec a exploité, *ad nauseam*, la figure du mendiant, qui présente l'immense avantage d'être immédiatement reconnaissable du public, du fait de son accoutrement caractéristique. Ainsi, Euripide était connu des Athéniens pour recourir avec constance à des personnages de mendiants, au point d'être qualifié par Aristophane de « faiseur de mendiants ».

Trois éléments principaux constituent l'accoutrement typique du mendiant, au théâtre comme dans la cité : les haillons, le bâton de marche et la besace. Les haillons, vêtements troués de toutes parts, dissimulent mal le corps de leur propriétaire, et le laissent, pour ainsi dire, nu, à l'exception de la tête, souvent couverte. Le bâton est associé à la vie d'errance et de vagabondage à laquelle la mendicité contraint, et symbolise la condition d'éternel marcheur du mendiant. La besace enfin, trop souvent vide, est l'indice de la misère ultime, de l'absence totale de patrimoine, au point d'avoir engendré plusieurs proverbes, à l'exemple de celui-ci : « La besace du mendiant ne se remplit pas. » Les rares effets du mendiant y sont conservés : petite écuelle, cruche bouchée d'une éponge ou corbeille d'osier. Les y rejoignent quelques maigres provisions alimentaires.

La croûte ou la tasse

Confrontés à la difficulté constante d'assurer leur subsistance, les mendiants, dont la faim est la compagne quotidienne, sont condamnés à une alimentation essentiellement végétale, conforme en cela à celle de tous les démunis, et faite pour partie de plantes de cueillette. Alexis, auteur de comédie du IV^e siècle av. J.-C., décrit, dans sa peinture du quotidien d'une famille de miséreux, une alimentation faite de « fèves, de lupins, de raves, d'ers, de pois verts, de faines, d'oignons, de cigales, de pois chiches, de poires sauvages »⁵.

Ce régime est partiellement complété par les aumônes qui sont, pour l'essentiel, de type alimentaire. Un témoignage en est fourni par la formule de demande d'aumône en vigueur dans le monde homérique, « la croûte ou la tasse ». Rares sont les attestations d'aumône monétaire, y compris aux époques de plein développement de la monnaie grecque. Les aumônes varient en fonction de la générosité du donateur et des produits disponibles, depuis le reliquat de viande jusqu'à la simple poignée de sel.

Pour gagner leur pitance, les mendiants peuvent adopter des stratégies variables, qu'il s'agisse du porte-à-porte ou de la mendicité de carrefour. La mendicité est, de ce point de vue, une activité économique comme une autre, qui engendre des situations de concurrence et a pu faire écrire que « le potier en veut au potier, le charpentier au charpentier, le mendiant est jaloux du mendiant et l'aède de l'aède »⁶.

A la pratique de l'aumône s'ajoute la fréquentation de l'agora marchande en fin de journée, dans l'espoir d'y trouver des marchandises à bas prix ou

Notes

1. Sophocle, *Cédipe-Roi*, 454-456, trad. P. Mazon, Les Belles Lettres, 1958.
2. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 388-404 ; Théognis, *Élégies*, 920-922.
3. Platon, *Lois*, XI, 936c, trad. A. Diès, Les Belles Lettres, 1956.
4. Cité par Elie de Préneste, *Histoire variée*, III, 29, trad. A. Lukinovich et A.-F. Morand, Les Belles Lettres, 1991.
5. Alexis cité par Athénée, *Deipnosophistes*, 55a.
6. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 25-26.



abandonnées aux glaneurs. Le vol d'offrandes représente, enfin, un expédient utile. Hécate, déesse des portes et des routes, qui fait fréquemment l'objet d'offrandes alimentaires par ses dévots, est une des victimes les plus régulières de ces larcins.

Leur crime : recevoir sans donner

Dans *Les Travaux et les Jours*, manuel de gestion d'une propriété foncière, le poète Hésiode a fourni un aperçu fidèle de la vie sociale en œuvre dans les cités grecques de son temps et des siècles postérieurs. S'adressant à son frère Persès, Hésiode l'enjoint de se consacrer avec application aux travaux des champs, faute de quoi il risquerait d'être réduit à quêter sa pitance de voisin en voisin, et à trouver porte close : « Deux fois, trois peut-être tu réussiras ; mais, si tu ennuies davantage, tu n'arriveras à rien. En vain tu multiplieras tes discours : à cultiver les mots, tu perdras ton temps. » Au premier rang des principes de vie fondamentaux figure ainsi la réciprocité, que le poète a résumée, par une formule passée à la postérité : « Donne à qui donne, ne donne pas à qui ne donne pas » (*Les Travaux et les Jours*, 354).

Le mendiant peut ainsi être comparé au parasite de banquet, qui s'invite dans les fêtes sans jamais en organiser lui-même, mais aussi au frelon, fléau de la ruche

Les Grecs ont donné à cette relation sociale idéale le nom de *philia*, terme que l'on traduit souvent par « amitié », mais qui désigne plus largement l'ensemble des rapports de réciprocité dans lesquels un individu s'inscrit, de l'affection la plus désintéressée au clientélisme le plus calculé. La *philia* est source de sécurité sociale, dans la mesure où les *philoï* d'un individu sont ceux vers qui il peut se tourner quand survient une difficulté. Mais le système a une limite : seuls ceux qui sont susceptibles d'être utiles un jour sont les bienvenus dans ce cercle vertueux. Si les riches ont de nombreux *philoï*, les pauvres en ont peu, et les mendiants n'en ont pas. Un proverbe rappelle cruellement jusqu'où peut aller l'isolement du mendiant en affirmant que « même ses parents ne sont pas amis du mendiant ». Seules planches de salut pour ce dernier : faire appel à l'hospitalité, incertaine et éphémère, des inconnus qu'il croise au gré de ses pérégrinations, et espérer que

la peur, répandue, de tomber dans la mendicité incitera certains à donner.

La mendicité n'est donc pas seulement synonyme de précarité matérielle, mais aussi de vulnérabilité extrême : elle plonge les mendiants dans une situation d'exclusion, à la merci des exactions, dépourvus qu'ils sont du réseau social qui constitue, dans les cités, le principal bouclier contre l'arbitraire. Le genre n'est, ici comme souvent, pas indifférent : les femmes tombant dans la mendicité sont les premières victimes des abus de toutes sortes. Si la documentation manque pour connaître en détail l'exposition des mendiante aux risques de violences, Sophocle, dans *Cédipe à Colone*, en fournit un aperçu quand il évoque, par la bouche de Cléon, et dans des termes sans ambiguïté, le sort réservé à Antigone, à la suite de la déchéance de son père Cédipe : « La malheureuse enfant, toujours en souci pour toi, pour ta vie, menant l'existence d'une mendiante, à l'âge qu'elle a, sans connaître le mariage, proie offerte au premier venu. »

Figure marginale, le mendiant est fréquemment assimilé par les auteurs anciens à d'autres figures négatives, humaines ou animales, ayant en commun d'être perçues comme inutiles. Il peut ainsi être comparé au parasite de banquet, qui s'invite dans les fêtes sans jamais en organiser lui-même, mais aussi au frelon, fléau de la ruche, ou à la bergeronnette qui, incapable de faire son nid, pond dans ceux des autres.

Une telle condamnation est fondée sur la conviction, très ancrée dans la pensée grecque, de l'époque archaïque jusqu'à l'époque impériale, que la réciprocité est le premier pilier de la vie sociale, voire de la vie tout court. Dans un passage exemplaire de *La Clé des songes*, Artémidore de Daldis explique, au II^e siècle ap. J.-C., ce que signifie le fait de rêver d'un mendiant à qui l'on fait l'aumône, rêve qui prédit la précarité et les plus grands dommages, jusqu'à la mort. Une raison à cela : « Les mendiants sont comparables à la mort, du fait que seuls parmi les hommes, s'ils ont pris, ils ne donnent rien en retour. »

L'irruption de la culture chrétienne, et notamment de l'idéologie de la charité, durant les derniers siècles de l'Antiquité et les premiers siècles du Moyen-Âge, va conduire à une recomposition symbolique durable de la figure sociale du mendiant : c'est alors que ce dernier glisse, de manière progressive, de la condition de fléau de la cité à celle d'instrument du salut des âmes. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

S. Coin-Longeray, *Poésie de la richesse et de la pauvreté. Étude du vocabulaire de la richesse et de la pauvreté dans la poésie grecque antique, d'Homère à Aristophane*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2015.

A. R. Hands, *Charities and Social Aid in Greece and Rome*, Ithaca, Cornell University Press, 1968.

É. Helmer, *Le Dernier des hommes. Figures du mendiant en Grèce ancienne*, Le Félin, 2015.

S. Paugam, *Les Formes élémentaires de la pauvreté*, PUF, 2013.

J.-M. Roubineau, « Mendicité, déchéance et indignité sociale dans les cités grecques », *Ktéma* n° 38, 2013, pp. 15-36 ; *Les Cités grecques, VI^e-IV^e siècle av. J.-C. Essai d'histoire sociale*, PUF, 2015.



Femme perdue Copie romaine d'une statue grecque en marbre d'époque hellénistique représentant une femme ivre. La mendicité dans la Grèce antique n'épargnait pas les femmes. Sans protection, elles étaient souvent la cible de violences et d'abus.